

L'HÔTÂ



Attention : vous avez devant vous une reproduction partielle de l'ouvrage *L'Hôtâ* N° 30 – 2006

Si vous désirez prendre connaissance de l'intégralité des ses articles, vous avez la possibilité de commander ce numéro auprès du secrétariat : commandes@aspruj.ch

Pour la table des matières complète de ce numéro, consultez notre site internet, rubrique archives

www.aspruj.ch

L'HÔTÂ

«La maison, le foyer» en patois d'Ajoie

L'HÔTÂ N° 30

ASPRUJ - 2006

Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien

*Elle veille à la conservation de la culture traditionnelle et populaire, dont les différentes formes comprennent:
la langue, la littérature, la musique, la danse, la mythologie, les rites, l'architecture, les arts, l'artisanat,
les jeux, les coutumes (UNESCO 1989)*

ASPRUJ

Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien

Comité

Président:

Pierre Grimm
8, rue des Granges
2800 Delémont
Tél. 032 422 87 83
Adresse internet:
pierre_grimm@bluewin.ch

Secrétaire:

Marion Chapuis
5, rue du Guéret
2800 Delémont
Tél. 032 422 48 58

Fichier et librairie:

Marie Lopinat
2, Le Genévrier
case postale 148
2950 Courgenay
Tél. 032 471 10 70
Adresse internet:
jemalo@swissonline.ch

Chargée de l'Hôtel:

Monique Lopinat-Rebetez
3, Sur-chez-Poisat
2853 Courfaivre
Tél. 032 426 13 93
Adresse internet:
lopinat@systco.ch

Caissier :

Fiduciaire Chapatte SA
8, rue Neuve, 2800 Delémont

Membres:

Gérard Aubry
22, rue Saint-Hubert
2340 Le Noirmont
Adresse internet:
g.s.aubry@bluewin.ch

André Bessire
46, Grand-Rue
2603 Péry
Tél. 032 485 12 13
Adresse internet:
fbessiresa@vtxnet.ch

Charles Cattin
Le Champé, 2826 Corban
Tél. 032 438 87 81
Adresse internet:
ch.cattin@bluewin.ch

Jean-Paul Prongué
24, rue Pierre-Péquignat
2900 Porrentruy
Tél. 032 466 87 63

René Racordon
3, rue de la Birse, 2822 Courroux
Tél. 032 422 64 61
Adresse internet:
r_racordon@hotmail.com

Consultant scientifique:

Philippe Daucourt
9, avenue Ramuz
1009 Pully

L'ASPRUJ est membre fondateur de:

- La Fondation de la Balance, Asuel
- Le Musée rural des Genevez
- L'Association pour la sauvegarde de la Baroche
- L'Association pour la sauvegarde des murs en pierres sèches (ASMPS)

SOMMAIRE

Bienvenue à <i>L'Hôtâ</i>	4
Le message du président	5
Le Stand de Moutier	7
par Léo Biétry	
Trois récits et anecdotes du temps passé	23
par Raymond Bruckert	
Le cinéma Le Royal	29
par Ivan Vecchi	
Ouvrir les yeux	37
par Jean-Paul Prongué	
Le bon réflexe	41
par Ursule Babey	
Saint Justin et les ex-voto des Bois	47
par Paul Boillat	
Désuète, la dentelle ?	55
par Monique Lopinat-Rebetez	
Une fondation pour faire revivre le château de Miécourt	63
par Jean-Louis Merçay	
La villa Burger	79
par Henri Spira	
La maison Criblez-Bessire à Péry.....	87
par Marcellin Babey	

Couverture: Ex-voto de l'église des Bois «Sauvé d'un coup de pied de vache», 1850 (photo Paul Boillat).

L'Hôtâ est publié par l'Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien (ASPRUJ).

La revue est remise sans supplément à chaque membre qui s'acquitte de sa cotisation.

La responsabilité des articles incombe aux auteurs.

Prix du numéro: Fr. 25.–

Bienvenue à *L'Hôtâ*

Décembre 1977. Gilbert Lovis est fier de présenter le premier numéro de *L'Hôtâ*, une revue «qui a bonne façon, comme on dit chez nous du prétendant qui brigue les faveurs d'une accorte Jurassienne». L'architecture rurale traditionnelle et la (re)découverte du patrimoine jurassien dans toute l'acception du terme sont et resteront les points d'ancrage de l'organe de l'ASPRUJ. Trente ans après, *L'Hôtâ* a toujours «bonne façon» et n'en demeure pas moins le témoin d'une préoccupation constante: l'avenir de ce patrimoine et sa place dans une société qui erre dans le virtuel et ne jure que par la croissance à tout prix. Au fil des presque cent pages de ce trentième numéro, les sujets de nos auteurs invitent à la réflexion. Ce qui a été rasé est perdu à jamais, même si le bâtiment était remarquable (Villa Burger à Porrentruy). D'autres immeubles ou sites ont eu plus de chance, grâce à des gens d'ici qui y ont mis tout leur cœur (Maison Criblez-Bessire, cinéma

Le Royal, château de Miécourt). Des projets sont porteurs d'avenir augurant même d'un bel essor (Stand de Moutier). Et puisque le Jura est riche et que le patrimoine, comme on peut le lire sur notre page de garde, englobe la culture sous toutes ses formes, *L'Hôtâ* prête ses pages à celles et ceux qui ont des passions et qui nous font l'amitié de les partager. A propos de passion et d'engagement, je profite de l'occasion qui m'est donnée pour remercier mes collègues de l'équipe de rédaction de *L'Hôtâ* (Pierre Grimm, Jean-Paul Prongué, Jean-Louis Merçay et Hélène Boegli, notre «metteuse en pages»). Et j'envoie, par-dessus la frontière, mes meilleurs messages à Marcellin Babey qui, déjà, et alors qu'il était encore étudiant, signait un article dans le tout premier *Hôtâ*.

Laissons à Gilbert Lovis le soin de conclure en reprenant un extrait de son tout premier édito d'il y a trente ans: «Un jour, on pourra peut-être envisager (si le Ciel nous envoie quelques généreux donateurs!) que

la couleur viennoise se glisse parmi de plus nombreuses pages (...). Pour l'heure, il nous reste à espérer que cette nouvelle revue ne se limite pas seulement au réveil des vieux souvenirs ou à leur évocation, mais qu'elle soit aussi un outil de travail, un moyen de liaison entre les différents groupements de ce pays (...).» Pour la couleur et le nombre de pages, le vœu de Gilbert Lovis est réalisé. Je le rejoins dans sa volonté d'ouverture et espère une démarche concertée de tous les milieux soucieux de notre environnement, au sens large du terme.

A vous, fidèles habitués de la maison et à vous qui franchissez le seuil pour la première fois, je vous souhaite une agréable lecture et vous invite à me contacter pour toute idée qui pourrait prendre forme dans *L'Hôtâ* 2007.

Monique Lopinat-Rebetez
Rédactrice responsable de *L'Hôtâ*
Correctrice indépendante
Courfaivre

Message du président

J'ai envie de vous raconter une histoire, une histoire un peu triste... Il était une fois un petit village d'Ajoie où un paysan possédait une ferme. Cette ferme était entourée de dix-huit bornes, pas une de plus, pas une de moins, reliées entre elles par des poutrelles en bois. Ces bornes avaient sans doute un double but : marquer les limites du domaine et permettre d'y accrocher attelages et montures, à l'époque où la traction n'était pas encore automobile.

Or notre villageois, profitant des travaux de réfection du réseau routier communal, a entrepris d'arracher ces bornes et de niveler l'aire séparant sa ferme de la route. Bornes et ferme avaient sans doute le même âge et formaient une unité non dénuée d'harmonie... Alertée par l'ancienne propriétaire de cette ferme, l'ASPRUJ a tout d'abord pris contact avec le cultivateur. Pourquoi diable avait-t-il enlevé ces bornes ? Pendant la période des foins, nous dit-il, elles empêchaient un accès facile à la grange, gênaient

la circulation, la mettaient en danger même. De plus, il a un amateur pour ses bornes, habitant un autre village d'Ajoie, qui lui en offre un bon prix.

L'ASPRUJ prend alors contact avec le maire et l'entreprise qui a réalisé les travaux de réfection des routes communales. Lors d'une entrevue réunissant l'agriculteur, le maire, des représentants de l'entreprise de travaux publics et moi-même, une solution semble se dessiner : la commune serait prête racheter ces bornes au prix convenu avec l'amateur privé et à les replacer en divers endroits du village, en particulier aux abords des fontaines. L'ASPRUJ accepte de participer financièrement à l'opération. Ainsi ces bornes, patrimoine communal, resteraient dans la commune... Hélas, aux dernières nouvelles, notre paysan a bel et bien vendu ses bornes à son amateur privé.

Dans nos villages, la sauvegarde du passé campagnard est l'affaire de tous, propriétaires, habitants, car ils sont aux premières loges pour

observer ce qui se passe et signaler les éventuelles atteintes au patrimoine. C'est aussi l'affaire des offices concernés et des élus communaux, maires en tête. Les règlements communaux sur les constructions sont en général bien faits. La volonté réelle de les appliquer existe-t-elle ?

Faire table rase du passé n'est pas forcément une preuve de modernisme. Dans le cas de cette exploitation agricole, le déplacement judicieux de quelques bornes aurait sans doute permis de résoudre le problème de l'accès à la ferme.

A parcourir nos villages au fil des ans, on a la nette impression que notre patrimoine rural, souvent par petites touches sournoises, se dégrade inexorablement. Nous n'avons qu'un héritage campagnard et quand il aura été dilapidé, par quoi le remplacera-t-on ? Par un patrimoine de pacotille pour touristes ?

Le président de l'ASPRUJ :
Pierre Grimm, Delémont



(Photo Jacques Bélat)

Le Stand de Moutier

Un passé prometteur

En juin/juillet 2005, la première édition du festival Stand'été marquait le centenaire du Stand de Moutier. Cette manifestation, lors de laquelle furent inaugurés de nouveaux aménagements scéniques, faisait revivre le bâtiment après une longue période d'inactivité. Les lignes qui suivent se proposent de retracer l'histoire, mais aussi d'évoquer les perspectives d'avenir de cet édifice unique en son genre. (...)

Trois récits et anecdotes du temps passé¹

Le vin de l'hôtesse

(Le vain o l'hôtesse)

Du temps des Français², Joseph chez Antoine était forestier (*forté*). Il était passablement fier et orgueilleux (*pèssèbeymot fie-r a orgyoux*) de sa place, comme du reste tous ceux qui avaient quelque chose à dire de plus que les autres pendant ce temps (*durant çu to*).

Quand Joseph faisait une déclaration, il n'était pas question de bougonner (*a n'étaet pè quèstion de rébabonê*). Il avait vite fait de vous ficher un rapport pour vous faire punir; et cependant, il n'était pas plus malin qu'un autre.

Un jour qu'il revenait d'une tournée à Romont, il passa chez l'hôtesse de Vauffelin et demanda une chopine (*apeû d'manda aïn tchôvè*). Quand il fut servi, il but une bonne gorgée (*a bôt éne bonne égordgie*), fit une grimace du diable, puis se mit à gronder: «Votre vin est par trop mauvais (*par trop crôye*), il est aigre, pire que celui de Longeau, et puis il sent la suie (*apeû a sot la seûtchè*). Donnez-m'en voir de l'autre, qu'un homme comme moi puisse boire, celui-ci est bon pour vos paysans qui n'y connaissent rien (*çtu-ci ét bon por vôtés payijans qu'n'y c'gnôchet rô*).»

Ma foi, la pauvre hôtesse qui n'avait qu'une espèce de vin ne sut rien faire d'autre que d'aller pleurer à la cuisine. Mais elle avait une jeune servante du Val-Delà³ (*éne djôvéne donzalle du Vô d'là*) qui lui dit de ne pas tant s'en faire, qu'elle saurait satisfaire le forestier.

Elle alla à la chambre, prit la chopine qui était encore demi-pleine, la remplit avec de l'eau (*le ropitre avae d'l'ôve*), puis dit à l'hôtesse: «Tenez, portez-lui ceci.»

Quand Joseph eut goûté son nouveau vin, il claqua deux ou trois fois sa langue contre son palais (*Quand Djosaph ôt épeurvè son neû vain, a coqua doues ou traes vaes sa loque contre son palais*): «Ah! dit-il, cette fois, oui, ceci change la question (*Hâ! dieja-t-é, çte vae, chyé, çoci tchandge la quèstion*).»



R.G.

Les souliers

de François-Louis

(Les sulès o François-Louis)

Une fois qu'il brûlait à Boujean, les hommes de Plagne partirent avec la pompe, dégringolèrent la pente et travaillèrent à éteindre l'incendie (*travayiraint à détaindre l'aïncendie*). Quand on fut maître du feu, on les renvoya en haut chez eux, mais il y en eut qui restèrent et allèrent d'un cabaret à l'autre.

Ma foi, ils devinrent passablement «assommés» (*Ma fae, as v'gniraint pèssèbeymot éلودgies*), et ne se mirent en chemin pour rentrer qu'au milieu de la nuit. En gravissant la forêt de la Paroï⁴, ils se prirent de chicane et commencèrent à se battre (*as s'pruraint de tchicane apeû ac'mociraint à s'battre*). François-Louis, qui était un de ceux qui avaient le plus bu, sauta tout à coup sous le chemin (*dô le tch'main*), ôta ses souliers et remonta pour participer à la bagarre, mais les autres avaient poursuivi leur route et il ne put pas les rattraper (*apeû a ne pya pè les rattaindre*).

Quand il arriva chez lui et que sa femme vit qu'il était ivre et pieds déchaussés, elle se mit à gronder:

– Qu'as-tu fait de tes souliers (*Qu'ès-te fait de tes sulès*)?

– Je les ai ôtés (*I les è révès*).(...)



Le Royal

L'ancien cinéma de Tavannes devient centre culturel

Transformé en centre culturel, le cinéma Royal à Tavannes vit depuis septembre 1999 une seconde jeunesse. Sa nouvelle salle de projection d'une centaine de places, dotée du meilleur

confort et des techniques les plus modernes, connaît le succès. Comme aussi le café-théâtre de quelque 120 places géré par un collectif. Un restaurant, une ludothèque, les

bibliothèques des jeunes et des adultes rassemblées et récemment reconnues biblio-thèque régionale, complètent cette infrastructure voulue par la coopérative LeROYAL (...)



Ouvrir les yeux

Les années 1890-1914 sont caractérisées par une prospérité générale. L'aisance se répand dans une Europe qui vit alors sa «Belle Epoque». Des peintures murales d'un goût bourgeois – et même petit-bourgeois – décorent les façades des maisons, souvent en illustrant les activités commerciales de leurs propriétaires. Ces fresques, modestes ou pompeuses, sont souvent exécutées par des peintres régionaux. L'habitude de décorer les bâtiments de peintures figuratives se perd après 1945 et les mutations des «Trente Glorieuses» sont souvent fatales à ces œuvres picturales.

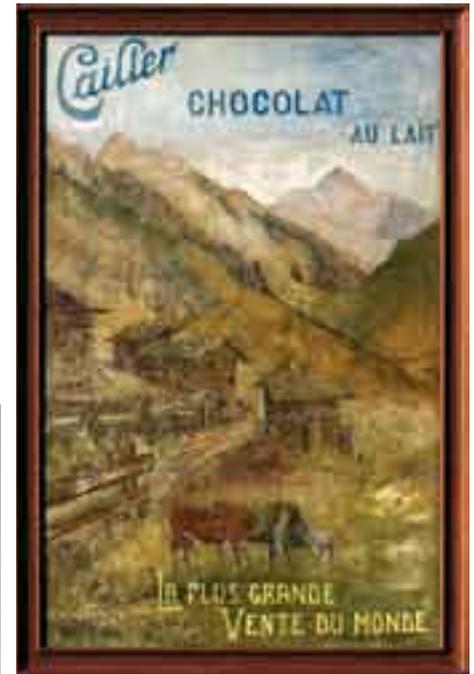
A Alle, par exemple, les jolies vignes peintes sur le mur du restaurant du Raisin ont disparu lors d'une «rénovation» entreprise il y a quelques années. Dans un registre un peu différent, des établissements publics aujourd'hui abandonnés, comme celui du Guillaume Tell et

de l'Ours Blanc, à Porrentruy, ou encore ceux de la Double-Aigle, à Charmoille, et de la Baroche, à Fregiécourt, conservent – pour combien de temps encore? – de belles fresques intérieures.

La plupart de ces humbles trésors, dont voici quelques exemples, sont menacés de disparition.

Porrentruy

Sur la façade latérale d'une succursale de la Banque cantonale du Jura située en face de la gare de Porrentruy, une vaste peinture murale vante les mérites du chocolat Cailler. L'artiste nous présente un magnifique pâturage alpin sur lequel broutent des vaches pleines de santé. Représentation d'une Suisse fière de son indépendance inviolée et d'une prospérité de bon aloi, cette fresque accueille les touristes qui entraînent en



(Photos Jacques Bélat)

contact avec la libre Helvétie lors d'un premier arrêt en gare de Porrentruy, l'une des plus importantes du pays jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. La Suisse: air pur et liberté, vaches grasses et chocolat. Témoin éloquent d'une époque révolue, cette fresque achève de se dégrader dans l'indifférence générale. (...)

Le bon réflexe

De la peinture comme moyen performant de faire mémoire en peu d'espace

Introduction

L'histoire semble s'accélérer, les choses anciennes disparaissent de plus en plus vite : c'est une lalalissade que de le répéter. Le patrimoine n'est pas constitué que de biens matériels : il se double de tous les savoir-faire mis au point par l'ingéniosité de nos ancêtres. Face à ce phénomène qui va s'amplifiant, rien ne sert de freiner, il faut documenter. Rien de plus facile à notre époque où le média est roi. Utilisons sans vergogne ce qui nous facilitera la besogne. La photographie n'en était encore qu'à ses balbutiements lorsqu'un artiste jurassien peu connu a eu l'idée de l'utiliser comme moyen documentaire intermédiaire.

Le Musée jurassien d'art et d'histoire de Delémont conserve un tableau souvent reproduit¹, mais qui demeure curieusement encore très méconnu. Il mérite cependant un peu d'attention, car cette peinture à l'huile, datée du 20 septembre 1902, constitue la seule représentation d'un potier jurassien à l'œuvre dans son atelier à Bonfol, Jean-Baptiste Baillif (Fig. 1).

Le peintre, Albert Merguin

On sait peu de choses sur la vie de cet artiste régional, malgré

une enquête fouillée sur les traces de ses descendants. Louis Emile «Albert» Germain Merguin est né à Alle d'où il est originaire, le 7 décembre 1862. Il s'installe à La Chaux-de-Fonds dès le 19 juin 1890, où il épouse Marie Marguerite Gigon le 25 octobre 1890; ils ont deux garçons; sa femme décède le 11 mars 1903. On le retrouve à Lausanne dès le 5 août 1914, mais c'est à Porrentruy qu'il meurt le 18 octobre 1928, enterré En Solier le 20.

Nos recherches dans différents musées de la région ont révélé qu'il gagnait sa vie comme peintre-décorateur, peintre en bannière² ou encore peintre en héraldique³. Le calendrier qu'il signe en tant que «peintre en bannières» et reproduit à la page 47 nous montre un de ses travaux. Aucune autre de ses œuvres n'est restée célèbre dans la mémoire collective régionale.

De l'histoire du tableau, on savait seulement qu'il avait été acheté par l'abbé Daucourt pour le Musée jurassien: il faisait donc déjà partie des collections lorsque Gustave Amweg en parle pour la première fois en 1941. On ignore s'il a eu un commanditaire ou s'il est né de la seule volonté du peintre. On ne connaît pas d'autre scène de genre chez cet artiste. Pourquoi

s'est-il penché sur cet artisanat particulier? Connaissait-il les Baillif personnellement? Il est venu depuis La Chaux-de-Fonds pour cela: quelle pouvait être sa motivation?

Le tableau

Bien que de petites dimensions (84 x 102 cm), cette toile recèle une foule de détails: un véritable condensé de cette profession si banale encore, à l'époque.

Les personnages

On y voit le potier Jean-Baptiste Baillif dit Boido (1838-1903⁴) peu avant son décès, sa femme Thérèse Caroline, née Comment (1838-1909), sage-femme, et leur petite-fille Emma Enderlin. Jean-Baptiste appartient à une dynastie de potiers.

Une photographie découverte à Bonfol dans une collection privée nous apporte quelque lumière quant à la genèse de cette toile (Fig. 2). C'est le peintre lui-même qui a immortalisé le couple Baillif. La dédicace porte l'indication «novembre 1902», soit peu de temps après l'achèvement du tableau⁵. Cependant tout porte à croire que c'est la photographie qui a servi de support à l'inspiration de l'artiste et que le cliché a été pris antérieurement (...)



Saint Justin et les ex-voto de la paroisse des Bois

Le village des Bois s'agrippe à sa colline, la dernière aux confins des Franches-Montagnes. Plus loin, on serait en Erguël, dans les gorges sauvages de La Ronde, ou dans les côtes abruptes du Doubs. Les bâtisses les plus récentes prennent le large en direction des finages, mais les anciennes restent attroupées autour de l'église, solide de ses moellons de cal-

caire, fière de son clocher de 36 mètres. Le soleil perce ses grands vitraux et projette des lumières multicolores au pied de l'autel dédié à saint Justin, à l'extrémité de la nef sud. Au mur, juste à côté, le visiteur découvre deux rangées de tableaux encadrés de dorures. Tous portent la mention «*ex-voto*», ce qui signifie en substance «*En remerciement pour un vœu exaucé*».

Il s'agit d'huiles polychromes sur bois représentant plus ou moins adroitement toutes sortes de scènes de la vie quotidienne ou religieuse. Les dates inscrites sur une partie de cette collection la situent entre 1841 et 1880. Les vingt-six peintures exposées présentent des formats de 18x23 cm à 40x33 cm. Elles sont encadrées de plâtre doré moulé (...)



Depuis 1839, les restes de saint Justin reposent dans cette châsse de l'église des Bois. Justin est né vers l'an 102 à Neapolis (Naplouse), en Palestine. Philosophe érudit, il assista à des scènes de martyre de chrétiens. Il en fut frappé et décida d'étudier les livres sacrés du christianisme. Vers 130, à Ephèse, il se convertit et devint un fidèle ardent. Il mena une vie nomade comme il était de coutume à son époque pour les philosophes. Il aboutit à Rome, où il se fixa. Il y fonda une école. Son enseignement suscitait la controverse parmi ses pairs. On lui attribue une dizaine d'ouvrages littéraires, dont la plupart sont aujourd'hui perdus. Il fut le premier à exposer la doctrine chrétienne dans son ensemble et à traiter rationnellement des rapports de la foi avec la raison. Probablement dénoncé par ses détracteurs, il fut arrêté vers 165, en compagnie de six autres chrétiens. Traduits devant le tribunal du préfet de Rome Rusticus, ami de l'empereur Marc-Aurèle, ils furent tous condamnés à la décapitation, précédée de supplices au fouet. Leur faute consistait à ne pas vouloir sacrifier aux dieux païens, comme l'avait ordonné l'empereur.

Désuète, la dentelle?

Les dentellières d'aujourd'hui perpétuent un savoir-faire hérité d'une abondante main-d'œuvre aux petits doigts agiles. Mais, surtout, ces passionnées créent des objets textiles contemporains dont l'originalité est aussi riche et dense que le sont les techniques et les matériaux utilisés. Les pages qui suivent ont pour objectif de rappeler à quel point l'industrie de la dentelle fut importante dans les vallées jurassiennes et de présenter le patrimoine actuel en matière de dentelle. A l'occasion des vingt ans de l'Association jurassienne des dentellières, le public a pu découvrir, lors de cinq expositions, des splendeurs du passé aussi bien que des créations textiles d'aujourd'hui. La dentelle, libérée de son carcan folklorico-passéiste, a séduit les nombreux visiteurs.

Faite des lins les plus beaux, la dentelle apparaît au XVI^e siècle en Italie et dans les Flandres. Arrivée en France avec Catherine de Médicis, l'épouse du roi Henri II, elle séduit la noblesse et connaît un succès spectaculaire dans ce pays. Les premières parures sont faites pour les hommes qui partent en guerre ornés de dentelles autour du cou, aux poignets et au bas de leur culotte. Jusqu'à la Révolution française, le costume masculin sera ainsi rehaussé de dentelles.



Le nid, détail, Nicole Rousselle, Delémont. Dentelle aux fuseaux, fils lin et métallisé cuivre.
Exposition des dentellières jurassiennes, ARTsenal, Delémont, juillet 2006. (Photo Nadia Gagnebin)

La dentelle est introduite dans les Montagnes neuchâtelaises par les réfugiés huguenots qui fuient la France en 1685, après la révocation de l'Edit de Nantes. L'industrie dentellière va tout d'abord s'implanter dans le Val de Travers, puis dès le début du XVIII^e siècle, à La Brévine et dans les régions du Locle et de La Chaux-de-Fonds. A la même époque, elle pénètre dans les vallées jurassiennes voisines pour devenir, vers 1800, la principale industrie de la Principauté de Neuchâtel et de l'Erguël. Le nombre de dentellières décroît à mesure que l'on s'éloigne de la frontière neuchâtelaise, ce qui prouve que l'épicentre de cette industrie est bien la Principauté de Neuchâtel.

Loin devant les horlogers

Dentelle et horlogerie sont, en milieu rural jurassien, deux industries qui font vivre une grande partie de la population et attirent une abondante immigration. Si l'horlogerie – où le travail était mieux payé – s'impose finalement, la dentellerie se situe, l'espace d'un demi-siècle en tout cas, au premier rang par le nombre d'actifs dans la Principauté de Neuchâtel. Le recensement de 1752 dénombre 2793 ouvrières neuchâtelaises en dentelles. En 1817, l'industrie dentellière est à son apogée en pays neuchâtelais: 6600 personnes y travaillent. Activité d'appoint pour certaines et certains – les hommes travaillent aussi à la dentelle – occupation à plein temps après une période (...)



Vue nord du château, photo d'Auguste Quiquerez, en 1865 (Musée cantonal d'art et d'histoire, Delémont).

Une fondation pour faire revivre le château de Miécourt

Comment acquérir, restaurer, faire vivre le château d'un petit village ajoulot de moins de cinq cents âmes? Qu'on le veuille ou non, l'héritage est encombrant à assumer. Trop lourd à porter, trop cher, serait-on tenté d'objecter. Pour s'éviter les problèmes, le plus simple ne serait-il pas de laisser tomber? Les héritiers se disposaient-ils à mettre en vente le château? Il allait bien se trouver un acquéreur privé pour l'acheter et en faire ce que bon lui semblait! Voilà une solution toute trouvée. Pas de soucis. Pas d'histoires.

L'enjeu

Eh bien non! Et pour toutes sortes de raisons à commencer par une, imparable: la décision de «laisser partir» ce patrimoine chez un acquéreur privé, c'eût été forcément un acte lourd de conséquences, de caractère quasi irréversible. Le château de Miécourt avait subsisté. Aucune garantie n'aurait alors empêché qu'il soit irrémédiablement saccagé. Quelle inconséquence! Les vieilles constructions en pierre d'antan étaient conçues pour durer des siècles. Et là, sans réfléchir plus

avant, nous aurions livré cet héritage à l'encan?

Car avec le château de Miécourt, c'est un fait, nous avons eu la chance d'hériter d'un témoin bâti de notre histoire, un monument: le trésor du village. Aurions-nous eu l'inconscience de risquer de le perdre? L'eau de l'Allaine coule sous les ponts récemment refaits. Peu à peu, c'est souhaitable, les mentalités évoluent, et avec elles la sensibilité aux traces de l'histoire, et la conscience d'un enjeu important. Que diraient plus tard nos enfants, nos petits-enfants (...)

La villa Burger

Une œuvre majeure aujourd'hui disparue

Dans son bulletin annuel N° 27, de 2003, *L'Hôtâ* fait la preuve de son attachement envers le patrimoine artistique du Jura, par la publication d'une étude¹ richement illustrée, axée sur de splendides demeures en ville de Porrentruy, œuvres méritoires d'un architecte ajoulot, Pierre-Joseph Maurice Vallat (1860-1910), lui-même fils d'un architecte. Ce personnage s'était rendu à Paris et fut admis à l'École des Beaux-Arts où il consacra ses études à l'architecture jusqu'en 1891. Rentré au pays, il fut le concepteur et le réalisateur de magnifiques maisons de maître en ville de Porrentruy. Elles témoignent toutes de sa dextérité et de son sens du Beau. Très éclectique, il est l'auteur de belles villas, dont celle de la famille Burger construite en 1898, chacune dans un style architectural différent, mais toutes inspirées de styles classiques. On ne peut donc lui appliquer les qualités de créateur d'un style personnel, contrairement à l'architecte neuchâtelois Le Corbusier, dit «Corbu», alias Charles-Edouard Jeanneret ou à Frank Lloyd Wright, ce qui ne diminue en rien ses qualités de concepteur. (...)



Voûte centrale de la façade sud de la villa.



La façade sur rue. On devine les deux maisons mitoyennes. Mars 2006. (Photo Nadia Gagnebin)

La maison Criblez-Bessire à Péry

Chaque maison a une histoire, et raconte à sa façon la vie d'une famille, d'une classe sociale, d'un village, d'un pays, d'une époque. Nous allons le constater en nous rendant à Péry, dans la Vallée de la Suze, district de Courtelary.

Le bourg de Péry n'est pas au bord de la rivière: il surplombe le

fond de la vallée et de surcroît est construit sur un talus, ce qui fait que ses maisons s'étagent au soleil. Sage implantation dans un site cerné de toutes parts par des montagnes élevées !

Aujourd'hui, c'est une commune importante (1350 habitants en 2004), mais il n'en allait pas de

même autrefois. En 1453, Péry ne comptait que 14 feux, soit env. 60 habitants¹. En 1647, la population avait environ doublé, 120 habitants². C'est vers le milieu du XIX^e siècle que le développement industriel (fer d'abord, puis cimenterie, horlogerie et papeterie) a créé un «boom», lisible dans l'architecture du village (...)